

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 21.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 26 MAI 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir. Il faut que tout nouveaux abonnés paient un an pour avoir la prime.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 21 mai 1881.

Il n'y a pas que les pauvres gens, habitant les *tenement houses* de New-York qui souffrent de l'insalubrité de l'air, à Washington même, à l'ombre du Capitole, dans cette Maison Blanche, objet de tant d'ambitions, madame Garfield est en ce moment gravement atteinte d'une forte fièvre que les marais des environs lui ont apportée.

Cette maladie occupe chaque jour le monde politique, peut être plus la grande querelle du sénateur Conkling avec son ennemi Robertson, lequel a été nommé collecteur des douanes à New-York.

Cette dispute allait être étouffée par l'indifférence publique, lorsque Conkling l'a réveillée par un coup de foudre, en donnant sa démission conjointement avec son ami Platt, également sénateur de New-York. Ces deux politiques comptent être réélus à une grande majorité, et espèrent par là forcer la main du Président des États-Unis, lequel maintiendra quand même la nomination de Robertson, en dépit de la mauvaise humeur de ses amis.

Réellement, le pays avait besoin de cette émotion; les journaux ne savaient plus que dire, et leur tirage diminuait tous les jours. Un deuxième événement est venu aussi ces jours derniers servir de topique à l'imagination fiévreuse des New-Yorkais. Je veux parler d'un crime affreux dont le bois d'Hoboken vient d'être le théâtre.

Une jeune fille, d'une grande beauté, vient d'y être assassinée et horriblement mutilée. On pense que c'est son *beau* qui est le coupable.

Pourquoi a-t-il commis ce meurtre? probablement pour ne pas être obligé d'épouser l'infortunée jeune fille.

Jusqu'à présent, on ne sait rien de positif à ce sujet, le champ est ouvert à toutes les conjectures.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, il y a trente ans, à cette même place, on a assassiné une autre jeune fille—Marie Rodgers—également belle et dans les mêmes circonstances.

Il paraît que c'est un endroit prédestiné!

Je me souviens d'y avoir respiré le frais été dernier. C'est un site charmant, rempli d'oiseaux et de murmures; le vent y est plus doux et les violettes répandent en silence leurs cassolettes de parfums..... et tout cela, pour qu'un misérable!!

Ah! chères lectrices, n'allez jamais dans le bois d'Hoboken!!!

* * *

Le mois de mai qui fait fleurir les roses, fait aussi reverdir les lauriers de la France. La victoire, qui avait désappris le chemin de la vieille Gaule, conduit maintenant nos jeunes bataillons. Elle porte aujourd'hui la cocarde tricolore.

Le véritable Canadien-français, celui qui se souvient des grands jours de son histoire, celui qui tressaille aux noms de Montcalm et de Napoléon, je suis sûr que celui-là doit ressentir une douce émotion en lisant les succès récents de notre jeune armée. Il se sentira grandi et pourra regarder en face l'Englishman le plus fier de sa race et lui dire :

—Eh! mon cher, si vous appartenez à une grande nation, je suis moi-même de la même pâte que ces braves soldats qui combattent en Tunisie. Regardez les si ça vous fait plaisir, mais n'y touchez pas, ça mord!...

Je sais qu'il y a un grand nombre de Canadiens qui se réjouirait davantage, si des questions politico-religieuses ne venaient refroidir leur enthousiasme.

Ces raisons bonnes ou mauvaises, ne doivent pas les empêcher d'être fiers de la nouvelle situation de la France en Europe et en Orient.

Bismarck son ennemi mortel lui tenant la main pour s'établir en Tunisie, voilà qui paraît très fort; mais après réflexion, on juge cet acte parfaitement logique.

Ce grand homme d'Etat veut se faire pardonner l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine; et pour cela il encourage la France à chercher une compensation en Orient.

C'est de la bonne diplomatie.

Je sais de source certaine que les Chambres françaises vont voter une somme de dix millions de piastres pour l'établissement de 300 villages soit en Algérie soit en Tunisie. Le gouvernement, d'ici deux ou trois ans, va donc faire construire trois cents églises nouvelles; où l'on ne voyait que le croissant, la croix, symbole de la civilisation, s'élèvera dans les airs. Vous le voyez, les catholiques peuvent aussi se réjouir des victoires de la France!

J'ai fait une fable à propos de la guerre de Tunis; le lecteur devra chercher la personnification de la France, de l'Italie et du Bey de Tunis.

La pie, le dindon et le coq

Certaine pie atrabilaire
Avait pris fan'aisie, un jour,
De gouverner la basse-cour
D'un vieux coq débonnaire.
Notre oiseau, donc,
S'en alla trouver le dindon,
Et lui tint ce langage :
—Notre voisin Coquerico
Est d'un dangereux voisinage,
Lui dit-il. Per Bacco!
Son chant matinal est incendiaire
Sa crête une rouge bannière,
Ses poules sont des viragos :
Seigneur dindon, coupons-lui les ergots!
Commencez sans moi la bataille,
Frappez d'estoc et de taille ;
Je cours chercher du renfort—
Qui fut dit fut fait, le dindon s'élança
Sur le coq sans défense,
Et, par un suprême effort,
Un instant il est le plus fort.
Mais le coq rouge de colère
A poussé son cri de guerre!
—A moi, dit-il, mes fantassins,
Et mes poussins!
Et, bondissant sur son noir adversaire,
Il lui plonge sa serre
Jusqu'au cœur.
C'en est fait, il est vainqueur.
Pendant ce temps que fait la pie?
Elle épie.

MORALE

Pauvre dindon, il était né
Pour toujours être dindonné.

ANTHONY RALPH.

LA COMPAGNIE FRANÇAISE

Montréal a eu l'avantage, la semaine dernière, d'applaudir au Théâtre Royal, la plus belle compagnie dramatique française qui soit encore venue dans le pays, à part la troupe Sarah Bernhardt. C'est avec les débris de la compagnie Ambre, si tragiquement échouée à New-York, que M. Bigeard, l'entrepreneur administrateur que nous connaissons depuis longtemps, a su remonter son personnel d'une façon si complète. Grâce aux nouveaux arrangements, nous avons maintenant l'avantage de voir représenter des pièces célèbres comme *l'Etrangère*, *la Fiumina*, *le Sphinx*, etc., qui ont fait les délices des habitués de la Comédie française. Et bien jouées surtout.

Mme Juliette Clarence est une artiste de premier ordre qui nous rappelle beaucoup Sarah Bernhardt, et qui produit un effet presque aussi considérable.

Mme Pillard est une prima donna magnifique.

M. Molina, dans les premiers grands rôles, a des succès qu'aucun acteur français n'a encore eus à Montréal.

M. Fleury, premier comique, joue avec une perfection et une verve bien rare.

M. Bourgeois est un jeune premier d'un talent très considérable et très vrai.

M. Herz est un amoureux très sympathique et qui dit très bien.

Une autre artiste qui a bien son mérite, c'est Mme de Lestrac qui joue les grandes coquettes.

Ajoutez à ce personnel déjà si complet, M. Dudley, M. Vadant, tous trois si populaires à Montréal, Mme Dudley comme ingénuité, M. Vernet comme père noble, Mme Gatineau comme première soubrette, avec cinq ou six utilités très convenables, et vous aurez une idée du personnel de la nouvelle compagnie, qui doit nous amuser dans le cours de l'été, sinon s'établir définitivement parmi nous.

LA QUESTION UNIVERSITAIRE

La lutte relative à l'Université Laval prend des proportions inquiétantes. Les journaux sont remplis de lettres dans lesquelles les évêques sont malmenés. Le *Monde* qui vient de réclamer la liberté d'opinion dans les matières qui ne tiennent ni au domaine ni à la morale, combat avec passion l'Université.

Le *Courrier de Montréal* n'a pas moins de vigueur.

Ces deux journaux ont publié une lettre du sénateur Bellerose, peu respectueuse envers l'archevêque. Personne n'a jamais traité un évêque avec si peu de courtoisie.

Les pétitions contre le bill proposé par l'Université et recommandé par tous les évêques de la province moins un, pleuvent. Il s'agit de l'existence même de la constitution que l'agitation ne serait pas plus grande. C'est étonnant tout ce qu'on dépense ici d'énergie dans des querelles de clochers.

Oh! si on déployait autant d'énergie quand il s'agit de l'honneur ou de l'avenir du pays, de réformes nationales nécessaires à notre existence nationale, nous serions un grand peuple.

Après l'affaire de Berthier, l'affaire de l'Université. Et on croit que tout cela ne prépare pas de mauvais jours à la religion dans ce pays!

Nous ne voulons pas prendre fait et cause pour l'un ou l'autre des deux partis en cette cause, mais on nous permettra de dire qu'il est étonnant que ceux qui ont tant prêché le respect de l'autorité dans ce pays en soient aujourd'hui les plus terribles adversaires.

On dirait que les questions religieuses ont seules le pouvoir de nous émouvoir. Nous étions faits pour vivre dans le Moyen-Age.

LETTRE DE MGR TASCHEREAU A MGR BOURGET

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC,
12 mai 1881.

MGR. I. BOURGET,
Archevêque de Martianopolis.

MONSIEUR,

C'est avec chagrin et étonnement que j'ai lu la lettre que Votre Grandeur a adressée le 6 courant à M. le docteur Trudel, et qui a été publiée avec votre permission dans le *Monde* du 9 courant [Edition de 4 h.]

Je dis avec *chagrin*, parce que je ne puis voir dans cette lettre, destinée à la publicité, qu'une déclaration de guerre à l'Université Laval, à la presque-unanimité de l'épiscopat de la province, en particulier à celui qui aujourd'hui gouverne le diocèse de Montréal, et au Saint-Siège lui-même. A plusieurs reprises on m'avait dit que Votre Grandeur était au fond de cette opposition faite à une institution catholique et à l'évêque de Montréal; je ne voulais pas y croire; je constate avec chagrin que j'étais dans l'erreur, puisque Votre Grandeur elle-même est venue corroborer dans un document public ce que j'étais disposé à regarder comme un jugement téméraire.

Je dis avec *étonnement*, parce qu'en lisant le second alinéa de cette lettre, on est en droit d'attendre que Votre Grandeur se conformera au devoir qu'Elle s'est